

Controverses scientifiques, controverses philosophiques

Figures, positions, trajets

Scientific Controversies, Philosophical Controversies. Forms, Positions, Trajectories

Jean-Louis Fabiani



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/enquete/1033>

DOI : [10.4000/enquete.1033](https://doi.org/10.4000/enquete.1033)

ISSN : 1953-809X

Éditeur :

Cercom, Éditions Parenthèses

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 1997

Pagination : 11-34

Référence électronique

Jean-Louis Fabiani, « Controverses scientifiques, controverses philosophiques », *Enquête* [En ligne], 5 | 1997, mis en ligne le 15 juillet 2013, consulté le 19 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/enquete/1033> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/enquete.1033>

Controverses scientifiques, controverses philosophiques

Figures, positions, trajets

*Scientific Controversies, Philosophical Controversies. Forms, Positions,
Trajectories*

Jean-Louis Fabiani

- 1 Si l'analyse des débats et des controverses s'est trouvée constamment au centre des propositions multiples qui ont visé, depuis plus d'un quart de siècle, à transformer radicalement les manières de faire l'histoire de la production scientifique et intellectuelle, c'est sans doute en partie parce que la description serrée des configurations particulières (et inégalement stabilisées) à travers lesquelles des arguments sont échangés, acceptés ou disqualifiés constitue un excellent levier pour ébranler les représentations idéalisées de l'activité savante ou intellectuelle, représentations dont Randall Collins a montré qu'elles avaient constitué, jusqu'au milieu des années soixante, une figure imposée de l'opération historique dans ce domaine¹ : les images de la science ainsi produites s'apparentent à des images pieuses et confortent la croyance en l'existence d'une communauté savante unifiée par des règles communes et invariables de discussion, indéfectiblement altruiste et attachée à la poursuite d'objectifs communs non concurrentiels.
- 2 Les figures diverses de la « cité savante » ou de l'union des « travailleurs de la preuve » en constituent une illustration particulièrement frappante. La sociologie des sciences attachée à rendre compte de la matérialité des opérations de recherche aussi bien que des cheminements de la découverte et de l'accréditation n'a jamais eu un grand poids par rapport au type dominant de production théorique qui, pour rendre compte de l'accord entre les chercheurs, privilégie l'étude de la construction logique des énoncés. Des épistémologies aussi différentes dans leurs principes et dans leurs objectifs que celle de Karl Popper et de Gaston Bachelard ne cessent de revenir sur la question de la localisation *sui generis* de la description de l'activité scientifique, qu'il s'agisse, très schématiquement, de définir la « démarcation » entre science et non science (Popper)

ou d'attester la « coupure épistémologique » entre la connaissance savante et d'autres formes de savoir (Bachelard). Les éléments psychosociologiques ou les conjonctures historiques se trouvent ainsi repoussés à l'extérieur d'une frontière épistémologique qui garantit la pérennité et l'inviolabilité d'un espace de connaissance dont la définition échappe strictement à toute forme d'historicisation : l'espace du débat n'est qu'un espace logique.

- 3 Comme le remarque Trevor J. Pinch, « les philosophes considéreront les relations entre une observation particulière et une théorie sans se préoccuper de la situation dans laquelle elles sont produites. Il semble pourtant qu'en science la théorie et l'observation ne naissent pas dans un quelconque monde abstrait (comme le troisième monde de Popper) mais qu'elles se développent dans des contextes sociaux et scientifiques bien particuliers² ». Les sciences sociales sont de ce fait condamnées à camper à la périphérie de l'objet scientifique : leur rôle consiste simplement à recenser les éléments contextuels, institutionnels ou organisationnels de l'activité savante, sans jamais se risquer au cœur de l'objet. Cette ascèse de l'autolimitation a atteint son plus haut degré dans la sociologie des sciences proposée par Robert K. Merton³, mais on retrouverait sans peine le même type de position à propos de l'art⁴ ou de la philosophie. La sociologie des sciences ainsi conçue s'interdit d'être une sociologie de la connaissance. La sociologie de l'art ou de la philosophie qui lui correspond s'interdit d'être une sociologie des œuvres. Ce Yalta épistémologique était censé faire l'affaire de tous : aux épistémologues, aux philosophes ou aux esthéticiens les énoncés, les textes et les œuvres ; aux sociologues, ce qui reste des contextes, alors même que, pour pérenniser leur construction logique, les premières disciplines citées poursuivent inlassablement un travail de décontextualisation des objets qu'elles traitent.
- 4 Un tel partage du monde conduit à une aporie à propos de l'articulation entre les énoncés et les contextes. Lorsque la sociologie veut néanmoins apporter sa modeste contribution à l'explication d'une dynamique scientifique, elle est contrainte de le faire dans les termes d'une détermination sociale partielle, en termes de « facteurs sociaux » ou de « conditions sociales ». Le partage conduit à d'indéfinies contorsions logiques : qu'en est-il en effet d'un facteur social à l'œuvre dans une activité dont on peut dire alternativement 1) qu'elle est par elle-même et de part en part sociale ou 2) que les éléments sociaux qu'elle peut contenir accidentellement ne jouent aucun rôle dans le cours de son développement logique ? Doit-on supposer qu'il y a des lieux plus sociaux (ou en tout cas plus susceptibles d'une explicitation sociale) que d'autres ? On sait que les savoirs ou les paradigmes qui échouent se prêtent plus facilement à l'objectivation sociologique que ceux qui triomphent. Le principe de symétrie énoncé par David Bloor, puis repris et largement transformé par les sociologues « radicaux », impose à juste titre, afin d'éviter ce parti pris interprétatif, d'analyser l'échec et le succès dans les mêmes termes, en évitant de tenir pour acquis ce qui fait précisément l'objet de la controverse : quels sont les critères qui permettent de décider de la vérité ou de la fausseté d'une assertion ? L'analyse des controverses met en question les formes usuelles d'explication sociologique qui condamnent à penser le social *partes extra partes* : lorsqu'on évoque des conditionnements sociaux d'une activité quelconque tout en reconnaissant qu'ils n'en constituent pas toute la signification, c'est toujours un bout du social qui détermine un autre bout du social. La grille d'analyse fondée sur la mise au jour de facteurs sociaux se révèle à l'usage être une impasse. Le fait de renoncer à accéder au cœur de l'objet scientifique, esthétique ou intellectuel constitue aussi un

abandon du programme durkheimien de « sociologie de la connaissance » inauguré, avec éclat, par le travail sur les formes de classification.

Le défi des *Science Studies*

- 5 C'est précisément le caractère accepté comme allant de soi de la coupure entre texte et contexte qui a fait l'objet depuis un quart de siècle d'assauts répétés, donnant lieu à une controverse constante au cours de laquelle les arguments échangés ont souvent atteint un haut niveau de violence polémique. Le chemin vers une description « sans fard » de la science telle qu'elle se fait a ramené l'attention sur la dimension compétitive des échanges savants. Il est significatif que les premières tentatives pour rendre compte des activités scientifiques avec plus d'exigences descriptives, comme celles de Hagstrom au début des années soixante⁵, aient accordé une importance particulière au haut degré de compétition argumentative caractéristique de ces activités. Le système des rétributions scientifiques, objet de l'analyse d'Hagstrom, correspond, note Trevor Pinch, à un « modèle précapitaliste » de l'échange, dans un univers où prévaut la logique de l'honneur. Randall Collins a toutefois raison de faire remarquer que, dans ce travail pionnier, les débats étaient principalement analysés comme des « échanges polis de dons informationnels » et que la dimension proprement conflictuelle de la sociabilité scientifique se trouvait pour ainsi dire effacée au profit d'une nouvelle représentation sanctifiante d'un système de dons et de contre dons⁶. Plus que ces ouvrages à visée généralisante sur la « communauté scientifique », c'est la très grande popularité de l'œuvre de Kuhn dans l'univers des sciences sociales – bien qu'il ne s'agisse en aucune façon d'un ouvrage de sociologie – qui a été déterminante pour l'émergence de nouvelles stratégies de construction de l'objet dans les études sur les sciences. C'est à bon droit que Michel Callon et Bruno Latour sous-titrent ainsi un paragraphe de l'introduction à *La Science telle qu'elle se fait* : « Enfin Thomas Kuhn vint⁷ ».
- 6 La notion de « paradigme », dont la fortune a été immense, englobe en effet une dimension cognitive et une dimension sociale, puisque l'une et l'autre sont pensées à travers des processus d'intégration ou d'apprentissage, et aussi à partir de l'existence d'un *common knowledge* qui constitue l'arrière-plan tacite de toutes les interactions. *La Structure des révolutions scientifiques* a, par sa nouveauté, suscité des lectures sociologiques hétérodoxes, dont la moins féconde n'est pas celle de Callon et Latour qui peuvent affirmer, en forçant quelque peu le paradigme kuhnien : « Avec cette solution, tout devient inextricablement socio-cognitif : les arguments, les preuves, les problèmes de recherche ne sauraient être séparés du jeu social dont ils sont partie prenante. Il ne sert à rien de vouloir distinguer deux dimensions. La science est hétérogène⁸. » C'est dans cette ouverture socio-cognitive que s'est engouffrée l'analyse des controverses scientifiques : celle-ci offre en effet une entrée privilégiée pour l'observation ethnographique des pratiques dont la nouvelle sociologie a fait un de ses instruments principaux. Le théâtre de la controverse voit surgir des acteurs qui investissent, négocient, s'accréditent et se discréditent mutuellement. L'ordre du savoir, comme l'ordre social en général, est un ordre négocié : les protagonistes éprouvent leurs arguments dans la négociation et transforment leurs énoncés en élaborant des positions de compromis. Les enquêtes font apparaître en règle générale une forte hétérogénéité des arguments utilisés, et une grande diversité des tactiques de

mobilisation de ressources et d'alliés. Les controverses qui ont entouré l'émergence de la « nouvelle sociologie des sciences » fournissent d'ailleurs une excellente illustration de ces principes d'analyse.

- 7 On se tromperait gravement si l'on réduisait l'intérêt pour les aspects compétitifs de l'activité intellectuelle considérée dans la diversité de ses formes à une entreprise simplement vouée à dévoiler des intérêts sociaux dissimulés sous le vernis des conventions savantes ou de la politesse académique, ou, pour le dire plus brutalement, à identifier le voyou sous le masque du gentleman. C'est bien du contraire qu'il s'agit. En dépit de leurs différences, et aussi de leurs contradictions, toutes les entreprises qu'on peut réunir commodément sous le label des « Science Studies » ont contribué à disqualifier les conceptions qui assignaient à la production intellectuelle et scientifique un statut d'hétéronomie en la réduisant à un simple reflet (fût-il rendu plus acceptable par le recours à une thématique de la réfraction⁹) ou à l'expression d'intérêts sociaux par définition extérieurs au monde de la science¹⁰. Qu'elles s'engagent pleinement du côté d'une histoire sociale de la vérité¹¹, entreprise qu'on peut lire sous certaines conditions comme un réinvestissement de la théorie durkheimienne de la connaissance, ou qu'elles évacuent définitivement la notion même de social au profit de pratiques descriptives qui ne nous contraignent plus à tracer une ligne de partage entre ce qui est social et ce qui ne l'est pas au sein d'une activité, comme c'est le cas de la théorie proposée par Bruno Latour, dans une double filiation kuhnienne et garfinkelienne¹², ces études permettent d'en finir simultanément avec la problématique marxienne d'une sociologie des savoirs et des constructions symboliques en général, attachée à mettre au jour des intérêts de classe au sein de la production intellectuelle, comme avec la problématique « auto-limitée » de l'analyse des conditions sociales de l'activité scientifique.
- 8 Une controverse s'est progressivement développée entre ces deux manières de considérer l'extension du programme sociologique. Pour les néo-durkheimiens, l'étude des sciences constitue un prolongement du geste fondateur des sciences sociales : « On pourrait penser que la tendance naturelle d'une discipline telle que la sociologie de la connaissance soit de s'étendre et de se généraliser, passant de l'étude des cosmologies primitives à celle de notre propre culture¹³ », écrit Bloor dans la présentation initiale de son projet. Au contraire, pour Bruno Latour, il n'y a plus aucun intérêt à maintenir la distinction entre nature et société. Ces points de vue s'appuient sur des formes de justification et d'alliance très différentes.
- 9 Si l'on veut résumer à grands traits les innovations dont sont porteuses les études sur les sciences, on doit souligner que plusieurs thèmes et plusieurs stratégies de construction des faits ont été associés de manière inédite dans ce programme : l'effacement progressif des frontières entre les éléments sociaux et cognitifs dans les protocoles d'explication, le privilège accordé à l'observation à caractère ethnographique de situations localisées (un laboratoire déterminé, une querelle particulière, par exemple), la reconnaissance, sous des modalités diverses, de l'efficacité sociale des dispositifs discursifs (qui peut permettre de jeter des ponts avec l'œuvre de Michel Foucault), l'importance de la négociation et de l'accréditation dans le processus de validation des connaissances, la place accordée à la dimension tacite des échanges et au *common knowledge* qui les rend possibles (thème renvoyant en partie aux multiples lectures que ces sociologues ont faites de l'œuvre de Wittgenstein), mais aussi

une certaine défiance à l'égard de l'existence de cadres permanents et structurants des interactions.

- 10 Une bonne partie de ces thèmes et de ces pratiques de recherche fait aujourd'hui l'objet d'une adhésion assez large de la communauté sociologique : les études sur les sciences ont apporté une contribution décisive à la critique des démarches de type macro-analytique dans les sciences sociales. La réduction de l'échelle d'observation et la « relocalisation » des objets, qui rejoignent incontestablement l'effort de la proposition micro-historique pour redéfinir le mode de production des données en histoire¹⁴, font aujourd'hui partie des ressources ordinaires des sociologues, alors même que la vague structuraliste a reflué et que la critique des approches « macro » constitue un véritable *topos* universitaire. On chercherait pourtant en vain à isoler un programme socio-historique pour l'analyse des controverses, qui constituerait l'équivalent du questionnement logiciste évoqué par Jean-Claude Gardin¹⁵. L'absence d'une théorie sociologique des controverses est une conséquence du parti descriptif commun aux études sur les sciences. Chaque conjoncture engendrant son propre espace de débat, l'analyse des controverses apparaît alors comme un outil adaptable pour la construction des faits sociaux plus que comme un cadre théorique. Cette « voie royale » de la sociologie des sciences, qu'ont décrite Michel Callon et Bruno Latour, ne joue plus aujourd'hui qu'un rôle secondaire. Le travail d'enquête de Libby Schweber montre toutefois que cette entrée est encore féconde, pour peu, comme elle le fait à propos de la statistique sociale, qu'on en renouvelle le questionnement, grâce ici à la démarche comparatiste¹⁶.

Un débat qui change de nature

- 11 Il est vrai que la fécondité potentielle de ces approches a été régulièrement obscurcie par un autre débat, idéologique celui-là, qui concerne le relativisme intégral dont on imagine parfois qu'il est consubstantiel à ces travaux. Les études sur les sciences qui concentrent leurs dispositifs d'enquête autour de l'analyse des controverses dans toutes leurs dimensions, éroderaient notre croyance en la science en nous amenant à penser que tous les débats et tous les arguments, qu'ils soient scientifiques ou non, se valent dans la mesure où ils font appel à des ressources matérielles ou discursives comparables puisqu'ils sont justiciables du même type de description. Au nom de quel principe, si ce n'est au nom de l'assimilation de la science à la religion, comme l'avait montré David Bloor¹⁷, refuserait-on de soumettre l'activité scientifique à l'épreuve d'une description ethnographique ? Ce qu'on a récemment appelé l'affaire Sokal, du nom de l'auteur d'un canular scientifique adressé à la rédaction de la revue littéraire *Social Text*, qui a accepté sans sourciller de publier une proposition d'article totalement fantaisiste (« Transgressing the Boundaries : Toward a Transformative Hermeneutics of Quantum Gravity »), est tout à fait caractéristique de la controverse qui oppose, principalement à l'intérieur du champ des sciences sociales, les tenants d'une idéologie militante de la scientificité de la science à ceux qui défendent un agnosticisme méthodologique, comme condition de l'observabilité et de la descriptibilité des pratiques scientifiques. De l'affaire en elle-même on ne peut conclure, si l'on est rigoureux, que deux choses : la première est que Sokal est un talentueux contrefacteur, et qu'il a assimilé toutes les figures de la rhétorique postmoderne ; la seconde est que le comité de rédaction de cette revue d'études culturelles est bien naïf et qu'il fait montre

d'une docte ignorance scientifique. L'explication de cette publication est simple : la contribution du physicien a été reçue comme une aubaine, un instrument d'accréditation gratuit et prestigieux. L'anecdote laisse penser que le postmodernisme n'a pas entièrement renié la croyance en la légitimité des sciences « dures ». Mais de l'incompétence des rédacteurs de *Social Text* on ne peut rien conclure quant à la validité des propositions de la sociologie des sciences, alors que ceux qu'importune l'usage du « principe de symétrie » ont vu dans la bévue des postmodernistes l'indice de la confusion conceptuelle auquel conduirait le relativisme qu'ils prêtent aux études sur les sciences : si une revue littéraire peut se faire berner à ce point, c'est bien la preuve d'une faillite de la raison.

- 12 Dans la controverse, ce sont les tenants d'une vision hagiographique de l'activité scientifique qui semblent être les vainqueurs, au moins momentanément. Cette victoire leur a été facilitée par les maladroites du camp adverse, puisque Bruno Latour, risquant une explication géopolitique de réchauffement des esprits à propos de l'affaire Sokal¹⁸ (il y voyait comme une réaction protectionniste à l'égard de l'importation réussie de théories européennes), a pu donner l'impression qu'il volait au secours du comité de rédaction inattentif. Si l'on analyse cet épisode comme un moment dans la lutte entre deux positions antagonistes dans les sciences sociales, on constate que le terrain du débat ne se situe pas dans un échange d'arguments construits : l'affaire Sokal ne méritait pas d'être transformée en controverse scientifique, car il s'agit seulement d'un épisode mineur dans la longue histoire des pastiches littéraires. Par une série de déplacements ou de traductions successives (de l'ignorance des rédacteurs de la revue à la crise de la raison, de la crise de la raison au procès des sciences sociales réputées relativistes), on reconstitue une scène argumentative qui voit s'opposer deux manières de traiter la production scientifique par les sciences sociales.
- 13 Ce qui est en jeu dans cette affaire, c'est moins la science en général que la forme que vont prendre les sciences sociales dans l'avenir : vont-elles continuer à mimer l'image des sciences de la nature qu'elles ont elles-mêmes fortement contribué à forger ou vont-elles s'engager sur d'autres voies, dont on ne discerne aujourd'hui que très imparfaitement le dessein ? C'est ce qui fait l'âpreté des prises de positions et l'absence de sang-froid des protagonistes. Au-delà des manières de faire, des styles de raisonnement et des habitudes de pensée, c'est l'existence sociale des individus et des groupes qui est en question. L'histoire sur ce point ne fait que commencer. Dans sa réflexion sur le programme fort, David Bloor illustre aussi ce système de glissements (une proposition strictement durkheimienne – nous l'avons montré plus haut – est qualifiée de néo-marxiste ; l'usage méthodologique du principe de symétrie est assimilé à un jugement de valeur sur la connaissance...), en le traitant sur le mode de la « mise en conformité » des contenus de mémoire établie par Bartlett. Cette série de traductions de la proposition simple qui constituait le programme fort conduit les opposants à caractériser de manière de plus en plus réductrice son travail. Le processus de mise en conformité est au cœur du dispositif par lequel le lieu du débat est construit progressivement par les acteurs.
- 14 Il existe en tout cas un contraste entre l'inventivité sociologique à l'œuvre dans les études sur les sciences et la reconnaissance institutionnelle dont elles sont l'objet : la manière dont elles abordent la science « telle qu'elle se fait » et non telle que nous voudrions qu'elle soit – comme dernier canton du sacré –, continue de troubler des universitaires qui pensent qu'une telle confiance à l'égard du principe de réalité est

source de tous les dangers. Cette frayeur est d'autant plus paradoxale qu'on peut trouver dans l'étude des controverses les éléments les plus solides pour décrire le processus de construction de la raison : si on les lit attentivement, ces travaux offrent de multiples invitations, au plus loin de tout argument d'autorité, à éprouver de l'intérêt pour la science et la pensée. Nous ne sommes plus contraints de choisir entre un point de vue « sociologiste » et un point de vue « logiciste » : il s'agit de privilégier l'observation des processus de production et d'accréditation des savoirs qui prolonge le projet d'une sociologie historique des divers modes de la construction de la rationalité. Cela devrait au moins nous conduire à une approche plus sereine de nos propres débats : il vaut mieux, plutôt que de distribuer sans discernement l'étiquette de postmodernisme, s'attacher à reconstituer l'espace de discussion à partir duquel ont été déplacés et reconstitués sous une autre forme certains objets : c'est le cas en particulier de l'objet « classe ouvrière », comme le montre Simona Cerutti dans sa contribution¹⁹.

- 15 On peut caractériser à grands traits les bouleversements intervenus dans la pratique de l'histoire des idées en soutenant que l'intérêt pour une approche « interactionniste » de la production intellectuelle en constitue l'élément le plus novateur. Dans la préface à un recueil d'articles consacré à l'analyse des débats dans l'histoire des idées paru en 1979, Judith Schlanger affirmait que « les histoires intellectuelles sont en train de devenir des histoires culturelles » ; elle soulignait par là la disqualification progressive de « l'idée d'une autonomie d'un ordre discursif abstrait » ou l'obsolescence de « la reconstitution linéaire du devenir interne d'une discipline ou d'une notion ». Un tel déplacement revient à donner aux conflits et aux polémiques intellectuelles une dimension positive (celles-ci tendent même à devenir « l'unité de mesure et le héros du récit »), alors que l'histoire intellectuelle les avait réduits jusqu'alors au statut d'accident ou d'obstacle. C'est dans la dimension culturelle des échanges verbaux qu'on peut situer l'enjeu de l'histoire des objets de la pensée. « À travers ses désordres, ses brouillages, ses intensités temporaires, ses impasses et ses oublis, la communication n'est pas un surplus de renonciation, et l'énonciation n'est pas un surplus de la pensée²⁰. » C'est au contraire dans ce « surplus » que la pensée s'éprouve. Judith Schlanger thématise ainsi un véritable programme de recherche qui constitue l'espace polémique en objet central de l'investigation. Force est de constater que ce programme, très inégalement développé, a sans doute été progressivement recouvert par les divers « tournants » (linguistique, cognitif, etc.) dont les sciences sociales ont été le théâtre. Mais il est clair qu'il informe et oriente les pratiques les plus intéressantes dans ce domaine.

La décontextualisation des débats philosophiques

- 16 La philosophie a assez largement échappé aux formes d'investigation organisées à partir de ces stratégies d'observation. Les enjeux y étant moins forts, l'histoire de la philosophie est restée partagée entre une histoire interne (à partir de la décontextualisation des philosophèmes et de leur réassemblage dans de longues chaînes fictionnelles objectivées dans des programmes, à travers des listes de noms d'auteurs, de thèmes et de questions²¹) et une histoire externe qui a emprunté quelques-unes de ses méthodes à l'histoire sociale, mais qui, encore largement prisonnière de schèmes d'intelligibilité ancrés dans des macro-structures, n'a pas pris

suffisamment ses distances avec la problématique marxienne qui fait des philosophèmes autant de fragments d'idéologie dont on peut repérer la source dans la structure sociale. De ce fait, la question de l'analyse des débats et des controverses n'a pas l'importance qu'elle mériterait au vu du caractère hautement argumentatif de cette discipline à travers l'histoire. Il faut dire que la philosophie, depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, est explicitement fondée sur le culte de la performance solitaire, dans le silence du cabinet ou, désormais, dans le face à face avec l'écran du micro-ordinateur. Dans le monde universitaire français de la Troisième République, le philosophe digne de ce nom entend ne devoir rien à personne et recommande pour son compte toute la philosophie²².

- 17 Tout semble opposer le monde que constitue la philosophie à l'univers de sociabilité intense des laboratoires, alors même que les objets et les machines n'y jouent apparemment pas de rôle actif, et qu'il n'y a pas, aussi évidemment que dans les sciences, de vainqueur ou de vaincu : Etienne Gilson disait plaisamment qu'« il n'y a pas de morts en philosophie ». L'histoire de la philosophie n'est pas celle de changements de paradigme, mais plutôt celle du réinvestissement sélectif de formes anciennes et de la recombinaison permanente d'un corpus. Le philosophe ne cesse d'interpeller ses ancêtres, de les ressusciter pour les combattre, de les relever pour mieux les abattre. Exprimant le point de vue de la philosophie analytique, Pascal Engel décrit le cadre permanent de la discussion philosophique : « Il existe en philosophie un certain nombre de problèmes qui, bien que leur formulation diverge selon les auteurs, les écoles, les styles de pensée, et les époques, ont un statut suffisamment permanent ou durable pour qu'on puisse les reconnaître malgré la variété des formulations et des réponses. Aussi différentes soient-elles selon les contextes historiques, ces réponses présentent assez de similarités pour que nous puissions encore aujourd'hui les comprendre et les évaluer, et dire si nous les trouvons correctes ou pas. Il est possible de les extraire de leur contexte, et de les discuter, en les considérant comme des thèses, des théories ou des conjectures à l'appui desquelles, ou contre lesquelles, les philosophes du passé ont donné des raisons ou des objections, et à l'appui desquelles, ou contre lesquelles, nous pouvons donner des raisons et des objections²³. »
- 18 La décontextualisation des philosophèmes apparaît ici comme la condition de possibilité du développement d'un champ argumentatif. De ce fait des questions qui ont en commun d'être non résolues sont toujours réactivables, quelle que soit la durée de leur traversée du désert. P. Engel donne ainsi l'exemple des rapports et du mental et du physique des universaux ou des entités mathématiques. Pour un tel point de vue, les questions philosophiques partagent la caractéristique de n'être jamais liées à la singularité d'une configuration historique. On peut donc identifier un fonds commun transhistorique à l'ensemble des pratiques philosophiques, repérable non seulement à travers un stock de problèmes (dont le caractère d'énigme ne change pas significativement) mais aussi à travers des styles argumentatifs partagés. P. Engel évoque ainsi une « démarche commune », celle de l'échange d'arguments : ceux-ci peuvent être évalués selon un canon et faire l'objet d'un traitement « indépendamment de leurs antécédents historiques ». À ce compte, une analyse des formes localisées du débat philosophique est sans objet.
- 19 À la question du progrès en philosophie, les tenants de la position analytique ne répondent pas de manière aussi péremptoire que Martial Guéroult, pour qui l'idée n'avait pas de sens, ou que Gilles Deleuze, pour qui un vrai philosophe « ne discute

jamais ». Pour que le champ argumentatif dont nous avons parlé existe, il faut qu'une majorité de problèmes demeurent non résolus : c'est l'absence de solution qui fait tenir l'espace de la dispute. Bien que les « philosophes analytiques » n'admettent pas nécessairement ce point de vue, on pourrait soutenir avec quelque plausibilité le fait qu'un taux trop élevé de problèmes résolus serait de nature à introduire des discontinuités dans la continuité cognitive que ce style d'entreprise philosophique postule. Des pans entiers de la culture philosophique deviendraient de ce fait inactivables et pourraient être comptés au titre des problèmes d'une époque, purs objets de l'attention historique. Trop de progrès en philosophie conduirait donc à une position historiciste : on pourrait penser en effet qu'il y a une relation forte entre la nature d'un problème et la conjoncture historique dans laquelle il trouve une solution. À l'inverse les échanges d'arguments ne pourraient pas se développer et se maintenir à travers le temps si l'on admettait qu'aucune solution n'est possible. L'espace argumentatif deviendrait à ce compte un espace purement ludique. C'est pourquoi, même si elle est rare, l'occurrence de progrès en philosophie est une condition de la constitution d'un espace commun d'argumentation. P. Engel n'aborde pas de front dans le texte cité la question du faible taux d'élucidation des problèmes. Il mentionne seulement en note le fait qu'on peut citer des exemples de progrès en philosophie : « Leibniz rapporte qu'on montra à Casaubon la Sorbonne en lui disant "Ici pendant des siècles on a disputé" et qu'il répondit "Qu'en a-t-on conclu ?" Le fait que les disputes en philosophie n'aboutissent pas signifie-t-il qu'elles n'aboutiront jamais ? C'est faux. L'accord et le progrès peuvent être obtenus sur certains points. Par exemple on connaît maintenant beaucoup mieux les implications de la théorie du sens des noms propres qu'il y a vingt siècles²⁴. » On peut faire à ce propos deux remarques : la première, c'est que le progrès des connaissances est loin d'avoir une position centrale dans l'affaire (il est simplement non exclu). La seconde, c'est que ces avancées (qui portent sur des points techniques plutôt que sur la solution de problèmes dans leur ensemble) doivent être considérées dans la très longue durée.

- 20 Si l'on accepte la position de Pascal Engel, il n'est pas besoin de s'encombrer du difficile problème de la survie des œuvres philosophiques. En déplaçant la question des œuvres ou des auteurs vers les problèmes, on supprime les difficultés qui sont attachées à la multiplicité des contextes et surtout à leur discontinuité : les problèmes philosophiques existent indépendamment des situations historiques, non pas parce qu'on les en extrait à la suite d'un coup de force comme chez Guérault, mais parce que ces problèmes, relatifs à la nature de l'esprit humain, expriment une continuité cognitive sur laquelle aucun discontinuisme épistémologique ne peut avoir de prise ; sous ce rapport, les problèmes philosophiques se posent partout comme ici. Le point de vue de la « philosophie analytique » laisse non résolu la question de l'émergence et de la sélection des problèmes à un moment donné de l'histoire. Prenons un exemple simple : jusqu'à une période récente, la philosophie analytique était réduite en France à la portion congrue, alors que les problèmes relatifs à la nature de l'esprit humain continuaient d'exister, si l'on admet qu'ils ne dépendent pas des contextes historiques. Il n'existait pas de véritable controverse à propos de cette manière de faire de la philosophie : le silence régnait. Comment expliquer le sous-développement de la philosophie analytique en France, mais aussi son foisonnement récent ? L'explication ne peut être que socio-historique : Pascal Engel ne se prive pas d'y recourir en proposant une esquisse de sociologie de la philosophie « continentale » (fondée sur la prouesse littéraire, le culte de l'auteur, etc., comme en témoignent les remarques en

note de son article concernant Jacques Derrida). Le fait d'adhérer méthodologiquement à la position d'Engel (défense d'un point de vue argumentatif en philosophie) ne conduit pas pour autant à invalider le domaine de l'enquête socio-historique. Le fait qu'on postule, de manière fort discutable, que tous les philosophes ont une démarche commune ne modifie en rien le fait qu'on peut décrire des configurations historiques singulières dans lesquelles cette démarche a fait l'objet d'une mise en œuvre particularisée.

Le retour nécessaire à la localité du débat

- 21 Comment faire droit à une analyse socio-historique des controverses philosophiques ? Il convient de commencer par suspendre notre croyance en l'existence d'un cadre abstrait et universel du débat, produit d'une longue tradition scolaire. La « relocalisation » des formes de discussion philosophique apparaît ici comme un impératif. Une des conséquences importantes de la constitution d'un panthéon philosophique décontextualisé est de séparer les textes philosophiques de leurs usages et de leurs fonctions, qu'il s'agisse de ceux qui caractérisent le moment de leur production ou des réappropriations postérieures dont ils sont l'objet et qui entrent progressivement dans sa composition même. Pierre Hadot remarque que l'enseignement moderne de la philosophie, en privilégiant l'étude de constructions conceptuelles, évacue la question centrale de la philosophie antique : celle du choix d'un mode de vie. Ce type de préoccupation n'appelle pas nécessairement le développement d'un point de vue argumentatif, alors que les propositions qu'il implique entrent généralement en concurrence avec celles de groupes rivaux : les rivalités dans l'offre philosophique ne conduisent pas obligatoirement à la constitution d'un espace commun de débat : la compétition engagée pour le recrutement de disciples prend souvent d'autres formes.
- 22 L'accumulation des lectures scolaires offusque la différence essentielle entre la philosophie antique et la philosophie contemporaine, puisque les étudiants « ont l'impression que tous les philosophes qu'ils étudient se sont tour à tour évertués à inventer, chacun d'une manière originale, une nouvelle construction systématique et abstraite ». Ce n'est pas seulement la réalité historique qui est malmenée dans ce processus d'abstraction et de déshistoricisation des œuvres, c'est la question de leur sens et de leur destination qui se trouve occultée. « Au moins depuis Socrate, l'option pour un mode de vie ne se situe pas à la fin du processus de l'activité philosophique, mais comme une sorte d'appendice accessoire, mais bien au contraire, à l'origine dans une complexe interaction entre la réaction critique à d'autres attitudes existentielles, la vision globale d'une certaine manière de vivre et de voir le monde, et la décision volontaire elle-même... Le discours philosophique prend donc son origine dans un choix de vie et une option existentielle, et non l'inverse²⁵. » Dans sa présentation de la philosophie de Sénèque, Paul Veyne fait des remarques du même ordre : « Qu'était-ce qu'un philosophe ? Un homme qui vivait philosophiquement dans sa vie intérieure et son comportement, même s'il n'écrivait rien et n'enseignait pas. Encore moins devait-il avoir une pensée personnelle : il avait celle de sa secte²⁶. » La constitution d'un espace homogène de la philosophie neutralise les différences qui existent entre les modes d'articulation de la vie et de l'œuvre, de l'individu et du groupe, de la pédagogie et de l'écriture. Tous les philosophes que l'histoire scolaire a retenus (une petite minorité)

deviennent des auteurs définis par la dimension proprement technique de l'activité de production conceptuelle.

Limites d'une théorie générale du débat philosophique

- 23 L'activité philosophique telle que l'histoire scolaire l'a constituée appelle presque naturellement des assertions à caractère général. Les sociologues peuvent être tentés de prendre comme allant de soi le caractère unitaire et éternitaire de la philosophie. C'est ainsi que Randall Collins définit son énorme entreprise comparatiste d'analyse sociologique des philosophies comme une « théorie globale du changement intellectuel²⁷ ». Il est ainsi conduit à identifier des « séquences historiques » (par exemple le cheminement progressif vers l'abstraction et la réflexivité) présentes dans toutes les conjonctures « philosophiques » (même lorsque celles-ci ne renvoient pas à un ensemble de doctrines ou de techniques qu'on peut désigner par ce qualificatif). On peut alors rapprocher les sophistes grecs et les sectes bouddhistes dans la mesure où s'expriment dans le fonctionnement de leurs activités intellectuelles des caractéristiques semblables, que Collins nomme des « tendances intellectuelles de long terme ». L'accentuation progressive de l'abstraction philosophique est le produit de l'autonomisation tendancielle des cadres et des techniques de la dispute intellectuelle : on pourrait dire que la condition principale de la réflexivité philosophique considérée en général réside dans la réflexivité même de la dispute, qui se prend elle-même pour objet et qui investit ses propres mécanismes.
- 24 Il est vrai que les formes du débat philosophique telles qu'elles apparaissent dans des conjonctures historiques diverses présentent très souvent la caractéristique commune d'avoir été constituées à partir de redéfinitions, de réemplois ou de stylisations de formes ordinaires de disputes. La transformation des usages du mot *controversia* dans la rhétorique latine et le couple qu'il forme progressivement avec *disputatio* illustre la construction d'un espace de débat légitime dans l'univers philosophique et scolaire²⁸. À l'origine, *controversia* enveloppe une puissante dimension d'antagonisme (un conflit entre deux parties qui n'est pas nécessairement verbalisé) : celle-ci s'exprime clairement dans le duel judiciaire, dispute portée devant une autorité à des fins de décision. *Controversia* devient avec Cicéron le terme unificateur qui couvre tout processus contradictoire. Elle demeure pourtant distincte de *disputatio* dans la mesure où celle-ci renvoie à une tout autre finalité du débat. Le premier terme reste pris dans l'usage judiciaire (« on y sent trop encore l'antagonisme irréconciliable, à deux doigts de la bagarre, et pour la défense d'intérêts subalternes²⁹ »). Cicéron réserve *disputatio* aux discussions philosophiques et, significativement, aux discussions des orateurs lorsqu'elles présentent un caractère purement amical : le débat n'a pas de sanction dans la réalité et il ne recouvre aucun litige (« *disputatur, non litigatur* »). La distinction entre la dispute philosophique et d'autres formes de débat qui apparaissent sur le forum est stabilisée sous forme d'antithèse, du type *forensis contentio / studiosa disputatio*. Le débat philosophique se constitue à partir d'une mise à distance ou d'une stylisation de formes de controverses apparues dans le monde ordinaire : il marque sa différence, même s'il peut se référer occasionnellement aux disputes du forum ou à l'art de la guerre sous forme de citation. Ceci n'implique pas nécessairement que toutes les formes de discussion philosophique se développent à l'abri de la violence ou se caractérisent uniformément par la référence à une forme de finalité sans fin : la

constitution d'une orthodoxie conduit inévitablement à la suppression des positions hétérodoxes. On trouve de nombreuses illustrations de ces effets d'orthodoxie dans la philosophie médiévale, par exemple les diverses tentatives d'élimination du nominalisme de la tradition universitaire³⁰ : il faut dire dans ce cas que les débats ne constituent pas à eux-mêmes leur propre fin, mais qu'ils sont renvoyés devant une instance judicatrice, qui tranche en dernière instance. De ce fait, comme le montre Zénon Kaluza à propos de la controverse entre nominalistes et réalistes parisiens (XIV^e-XV^e siècles), la question de l'orthodoxie doctrinale devient en tant que telle un objet de la controverse : ainsi, les nominalistes accusent les réalistes de propager une idéologie théocratique et d'être connivents avec l'Anglais ou le Bourguignon. La question de la liberté d'enseigner (*licentia docendi*) est elle-même un enjeu de luttes important dans la philosophie médiévale. Sous une forme atténuée ou profondément transformée, cette question peut être retrouvée dans des formes d'organisation plus tardives de la philosophie universitaire : si la liberté d'expression n'est pas en cause en tant que telle, le contrôle institutionnel de l'accès aux ressources et aux positions continue d'orienter puissamment les formes du débat.

Figures du débat et trajets notionnels

- 25 L'objectif d'une théorie générale des termes de l'échange philosophique est inaccessible. Ce qui mérite l'attention dans le débat, ce n'est pas tant son eccéité que la manière dont sont régulièrement réinventés, par le jeu des déplacements successifs, des philosophèmes aussi bien que des façons de discuter. Il semble que nous devons ici retourner à la leçon des sociologues des sciences qui ont imposé l'exigence de la réduction d'échelle pour donner à l'étude des controverses son plein rendement heuristique. C'est à partir du retour à l'observation de disputes concrètes que l'on peut tenter de tirer des éléments en direction d'une sociologie historique de la production et de la réinterprétation des philosophèmes. Il ne faut pas pour autant tomber dans l'illusion du faux concret. Le débat particulier n'est pas nécessairement le lieu unique de l'observation. Ce qui caractérise la philosophie, à la différence des sciences empiriques, c'est précisément le fait que les notions disputées aussi bien que les termes de la dispute voyagent dans la très longue durée et font l'objet de traductions et de réélaborations d'un lieu à l'autre. S'il faut trouver une forme générale de l'exercice de la philosophie, c'est bien du côté de ce transport et de ces translations qu'il faut aller les chercher. Ce n'est pas seulement parce que l'ambition des philosophies est en règle générale d'échapper à leur localité (particulièrement par l'universalité de leurs assertions), mais parce que cette localité (à l'exception de situations originaires auxquelles nous n'avons accès que sous la forme du fragment ou du mythe) est le produit d'une série de déplacements et de traductions. La question de l'assignation du débat philosophique à un lieu est toujours un objet pour une sociologie historique de la réception.
- 26 Pour illustrer la logique de ces transferts notionnels, on peut évoquer le travail d'Alain de Libera concernant la querelle des universaux³¹. Celui-ci s'inscrit dans un projet d'historicisation d'une question philosophique qui est elle-même formidablement productrice de continuité historique, puisque la « querelle » peut être constamment réactivée. Une conjoncture philosophique peut être appréhendée à la fois à partir de ce qu'Alain de Libera nomme « l'horizon du questionnable » et à partir de la logique

propre du débat. L'horizon du questionnable, c'est le stock d'énoncés disponibles à un moment donné de l'histoire. Au Moyen Âge, ce stock est aisément identifiable : il correspond à un corpus technique, les *auctoritates* (propositions philosophiques ayant une valeur définitionnelle ou opératoire). Par logique du débat, il faut entendre simultanément les invariants que constituent les continuités interprétatives, les réarrangements de ces structures, et les « discontinuités épistémiques » (recombinaison d'éléments « irréductible à la donne initiale »). La logique du débat associe donc des continuités structurales et des recombinaisons du savoir : l'histoire de ses transformations permet de montrer que le problème des universaux est un « condensateur d'innovations ». Le point de départ est toujours le caractère conflictuel des réponses apportées à une question précise : les universaux sont-ils des choses, des concepts ou des noms ? Le problème philosophique n'est pas référé à la nature de l'esprit humain, mais à l'historicité de structures problématiques et de grilles d'interprétation contraignantes qui sont précisément l'objet de l'analyse de l'historien de la philosophie. Si la problématique des universaux naît de la confrontation permanente entre l'aristotélisme et le platonisme au sein de l'œuvre d'Aristote lui-même, le problème des universaux tel qu'il s'est constitué dans la philosophie médiévale apparaît comme « une figure du débat qui, depuis l'Antiquité tardive, oppose et rassemble à la fois le platonisme et l'aristotélisme³² ». Il est clair qu'on ne trouve aucunement dans le livre d'Alain de Libera les éléments d'une approche sociologique de l'objet philosophique. Les réseaux qui donnent lieu aux figures du débat sont des « réseaux conceptuels » et non des réseaux sociaux³³. Mais le débat entre les mérites explicatifs comparés de l'histoire intellectuelle et de l'histoire sociale (qui est constitutif de la rivalité entre sciences sociales et philosophie et qui traverse toute l'histoire de la philosophie universitaire française moderne) est moins important que leur capacité à historiciser une configuration polémique : nous trouvons ici une contribution à la connaissance des dispositifs par lesquels les débats mobilisent des réseaux notionnels et aboutissent au fait que certaines questions philosophiques sont capables de « créer leur propre durée ».

Débat et position

- 27 La question des figures du débat renvoie inévitablement à celle de la définition de ce qu'est une position en philosophie : on convient qu'il existe au Moyen Âge des nominalistes et des réalistes, au tournant du siècle des positivistes et des spiritualistes, et aujourd'hui des phénoménologues et des philosophes analytiques. On admet que ces positions sont à peu près stabilisées (même si elles recouvrent des itinéraires individuels, des déviances, des factions et des coalitions éphémères) et que les controverses se constituent à partir des points de vue conflictuels que recèlent ces positions. Si l'on prend l'exemple de la philosophie universitaire française depuis les débuts de la Troisième République, on constate que l'opposition de deux courants prévaut à peu près continuellement, bien qu'il ne s'agisse jamais des mêmes couples. Michel Foucault avait, dans un hommage à Georges Canguilhem³⁴ évoqué la constance, dans la philosophie française depuis le milieu du XIX^e siècle, d'une « ligne de partage » opposant une philosophie du sens, de l'expérience, du sujet à une philosophie du savoir, de la rationalité et du concept : une telle ligne permet de penser une série de couples conflictuels, Maine de Biran et Comte, Bergson et Poincaré, etc. Dans le tableau qu'il a donné de la philosophie française, Éric Alliez évoque la division quasi officielle

de la discipline en deux « blocs », phénoménologique et analytique³⁵. Ce système à deux positions, selon des logiques d'opposition très diverses – la philosophie analytique, qui constitue aujourd'hui un des deux blocs, était quasiment inexistante dans le paysage français il y a un quart de siècle –, me paraît constituer une sorte de mythe fondateur de la philosophie française. Étudiant la constitution de la philosophie républicaine, j'avais tenté de montrer comment la distinction, alors prévalente, entre spiritualistes et positivistes, pouvait être référée à des différences concernant les profils sociologiques et les trajectoires professionnelles des deux populations considérées. Ce sont bien deux définitions et deux pratiques concurrentes de la discipline que l'enquête historique avait permis d'établir³⁶. La constance de ce principe d'opposition amène à réfléchir sur l'unité d'un mode de structuration de la philosophie française : c'est Michel Foucault qui va le plus loin dans l'interprétation en renvoyant les oppositions conjoncturelles à une matrice sujet-concept. Celle-ci fonctionne d'ailleurs assez bien, pour autant qu'on s'en tienne à un niveau grossier, non pas si l'on regarde du côté de la filiation (que penser d'une lignée Comte-Poincaré-Cavaillès-Bouveresse ?) mais si l'on s'intéresse au rapport à la pratique philosophique, telle qu'elle s'exprime à travers les usages de l'écriture (et la position relative que cela implique par rapport à la littérature) ou à travers le mode de sélection des objets.

- 28 Il ne faut pas pour autant réduire le champ de la controverse philosophique à l'opposition structurale entre deux camps. Le monde philosophique ne constitue pas le champ clos d'affrontements qu'on pourrait décrire en se limitant à l'identification de systèmes d'opposition pertinents entre des individus ou des groupes au sein d'une configuration spécifique. On s'interdirait de comprendre dans leur complexité (et souvent dans leurs contradictions apparentes) les tactiques intellectuelles des philosophes universitaires si l'on ne tenait pas compte du fait que les scènes sur lesquelles se constituent des divergences faisant l'objet d'explicitation par des écrits ou des propos sont multiples, et qu'elles n'ont pas des niveaux homogènes de permanence et de stabilité. Ce n'est que par la multiplication des échelles d'observation et par leur confrontation successive qu'on peut rendre intelligibles les différentes formes de controverse. Les usages métaphoriques de l'espace positionnel (notions de champ ou de configuration, peu importe ici) facilitent apparemment la tâche de celui qui veut décrire les sites intellectuels et les figures du débat qui se cristallisent à un moment de l'histoire : on peut avoir l'impression qu'on a découvert là comme la matrice de tous les débats possibles, la clé universelle qui permet, d'un seul coup, de rendre compte de tout l'horizon du questionnable et de toutes les configurations du questionnement. Mais les choses seraient trop faciles ainsi. Prenons l'exemple de Durkheim. Si l'on s'en tient à la logique d'un système d'oppositions binaires, on sera conduit à privilégier les controverses qui l'ont opposé aux philosophes spiritualistes à propos de l'enseignement philosophique dans les lycées (thème sur lequel Durkheim est clairement considéré comme un ennemi), ou à propos de l'objectivisme prêté aux règles de la méthode sociologique. Mais il existe parallèlement des discussions, lors de séances de la Société française de Philosophie, au cours desquelles se dessine l'espace d'un consensus avec les philosophes, en particulier dans le débat qui a suivi la publication des *Formes élémentaires de la vie religieuse*, en 1913³⁷. Des philosophes proches de la *Revue de Métaphysique et de Morale* et du pôle spiritualiste y font l'éloge de l'ouvrage. Le maître de Marcel Proust, Alphonse Darlu, évoque chaleureusement « tout ce qu'il y a de force et de beauté dans le nouveau et grand ouvrage de M. Durkheim ». Henri Delacroix, philosophe de la religion éloigné de la sociologie, félicite l'auteur en lui disant que son

livre « lui semblait magistral ». Pour rendre intelligibles les controverses qui animent la vie philosophique universitaire sous la Troisième République, il faut prendre en compte plusieurs configurations : le dispositif que constitue le système des disciplines littéraires (au sein duquel la philosophie occupe traditionnellement une position éminente, mais qui fait l'objet, au début de la période, de concurrences diverses, en particulier celle de l'histoire) ; l'organisation générale du système d'enseignement (caractérisée par la division en facultés à la légitimité sociale différentielle) ; et la nature des relations qui se nouent entre les universitaires et le reste de l'univers intellectuel. Lorsqu'on ne prend en compte qu'une seule de ces scènes, on hypostasie des différends qui se sont fait jour dans la singularité d'un débat ou d'une polémique : on en fait le support d'un système d'oppositions destiné à jouer en tant que tel le rôle d'un principe d'intelligibilité permanent du monde social qui permet d'explicitier de manière univoque toutes les oppositions³⁸. La division de la philosophie française en deux blocs n'apparaît décisive qu'à une certaine échelle d'observation : si l'on regarde du côté des échanges singuliers, la situation présente le plus souvent un aspect très différent.

- 29 La situation de la philosophie entendue comme horizon de questions susceptibles d'être l'objet de translations et de traductions multiples au cours de l'histoire présente à l'évidence une spécificité par rapport aux sciences empiriques. La description des scènes locales sur lesquelles les arguments s'échangent n'est sans doute pas aussi favorable à la sociologie de la philosophie qu'à la sociologie des sciences. Les possibilités de jeu semblent plus réduites en philosophie, particulièrement en raison de la prégnance des grilles d'interprétation et des formes canoniques du questionnement. Pour autant, les positions ne sont pas figées dans une structure oppositionnelle uniformément contraignante. Ainsi, les caractérisations duales qui permettent de dresser des tableaux de la philosophie française ne circonscrivent pas nécessairement une scène argumentative primitive, unique ou fondamentale. Il existe une multiplicité de scènes philosophiques, et c'est sans doute au cours des migrations d'une scène à une autre que se produisent les innovations. Les descriptions de configurations philosophiques comme de purs espaces de confrontation trouvent ainsi leurs limites dans le fait que l'enjeu du débat n'y est pas nécessairement de vaincre, que son espace n'est pas uniformément arène ou *Kampffplatz*. Il est aussi espace du rituel, ou de la ritualisation, espace où s'éprouve une communauté ou un mode de sociabilité original, où se manifeste un corps.

Débattre avec son camp

- 30 Ce parcours rapide n'a pas permis d'évoquer une forme non négligeable de débat, celle qui voit s'affronter des penseurs du même camp. Ces petites controverses entre amis ont pourtant une grande importance dans l'histoire intellectuelle. Comme le montre Jean-Luc Solère³⁹, ce qu'il est convenu d'appeler le « jansénisme » est traversé de querelles extrêmement vives dont les protagonistes restent liés par une forte amitié : ces liens amicaux et cette connivence querelleuse sont d'ailleurs une condition de l'ardeur jouteuse et de la réflexivité polémique. Antoine Arnauld, à l'occasion de ces joutes entre gens du même bord, a développé une codification très précise des règles de la controverse. Montrant la diversité des positions philosophiques des jansénistes, l'enquête conduit à la révision d'une catégorie historiographique qui fonctionne

comme un étiquetage (le « parti janséniste ») et qui occulte l'approfondissement doctrinal irremplaçable que procure une controverse qui se nourrit d'elle-même et qui s'en prend à ses proches. La situation constitue sans doute un cas-limite, mais elle conduit à réfléchir sur l'intensité d'un jeu entre proches et sur le niveau d'engagement qu'il implique. Loin de se réduire à l'affrontement entre camps ou entre positions, la controverse divise les amis et les met à l'épreuve : l'amitié chrétienne enveloppe un devoir d'ironie. Le débat renvoie à bien autre chose qu'une arène, ou à un champ de foire : il est ici plus proche de la sphère privée, de l'approfondissement de soi.

- 31 Étant constaté par tous que la sociologie de la philosophie offre en général plus de rodomontades programmatiques que de résultats, la confrontation avec les études sur les sciences et le rapprochement cavalier entre des scènes philosophiques très différentes constitue simplement une invitation à poursuivre le travail dans des directions encore peu balisées par les sociologues.

NOTES

1. R. C. Collins, *Conflict Sociology. Toward an Explanatory Science*, New York, Academic Press, 1975, p. 478.
2. T. J. Pinch, « L'anomalie des neutrinos solaires : comment réagissent les théoriciens et les expérimentateurs », in M. Callon et B. Latour, eds, *La science telle qu'elle se fait*, Paris, La Découverte, 1991, p. 347.
3. R. K. Merton, *The Sociology of Science. Empirical and Theoretical Investigations* (édité par N. W. Storer), Chicago, Chicago University Press, 1973.
4. J.-C. Passeron, « Le chassé-croisé des œuvres et de la sociologie », in R. Moulin, ed., *Sociologie de l'art*, Paris, La Documentation française, 1986, p. 449-459.
5. W. O. Hagstrom, *The Scientific Community*, New York, Basic Books, 1965.
6. R. C. Collins, *Conflict Sociology...*, *op. cit.*, p. 478.
7. M. Callon et B. Latour, *La science telle qu'elle se fait*, *op. cit.*, p. 17.
8. *Ibid.*, p. 18.
9. Pour une critique de ce type d'analyse, voir J.-L. Fabiani, « Sur quelques progrès récents de la sociologie des œuvres », *Genèses*, 11, 1993, p. 148-167.
10. C'est la problématique de la sociologie des sciences de J. D. Bernai, *The Social Function of Science*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1959.
11. S. Shapin, *A Social History of Truth. Civility and Science in Seventeenth-Century England*, Chicago, Chicago University Press, 1994.
12. Cette filiation est particulièrement sensible dans l'intervention de Bruno Latour au colloque de Cerisy : « Portrait de Garfinkel en Kuhn des sciences sociales », in *L'ethnométhodologie, une sociologie introuvable*, multig., juin 1997.
13. D. Bloor, *Sociologie de la logique. Les limites de l'épistémologie* [1976], Paris, Pandore, 1983, p. 3.
14. J. Revel, ed., *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard-Seuil, 1996.
15. Cf. dans ce numéro, J.-C. Gardin, « Le questionnement logiciste et les conflits d'interprétation », p. 35-54.
16. Cf. dans ce numéro L. Schweber, « Controverses et styles de raisonnement », p. 83-108.

17. D. Bloor, *Sociologie de la logique...*, *op. cit.*, p. 54 : « Le fonctionnement de la science est donc censé reposer sur des principes qui ne peuvent trouver aucun fondement ni aucune comparaison dans ceux qui opèrent au sein du monde profane de la politique et du pouvoir. »
18. B. Latour, « Y a-t-il une science après la guerre froide ? », *Le Monde*, 18 janvier 1997.
19. Cf. dans ce numéro S. Cerutti, « Le *Linguistic Turn* en Angleterre », p. 125-140.
20. J. Schlanger, *L'enjeu et le débat*, Paris, Denoël-Gonthier, 1979, p. 7, 10.
21. J.-L. Fabiani, *Les Philosophes de la République*, Paris, Minuit, 1988. C'est également la remarque que faisait Lucien Febvre lorsqu'il évoquait les « étranges chaînes, aux anneaux à la fois irréels et fermés », que constituent les engendrements de concepts. Lucien Febvre vise explicitement la manière dominante de faire de l'histoire de la philosophie depuis que celle-ci s'incarne pour l'essentiel dans les limites d'une discipline universitaire (L. Febvre, *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, 1992, p. 278).
22. J.-L. Fabiani, *Les Philosophes de la République*, *op. cit.*, p. 76.
23. P. Engel, « La philosophie peut-elle échapper à l'histoire », in J. Boutier et D. Julia, eds, *Passés recomposés*, Paris, Autrement, 1995, p. 96-111.
24. *Ibid.*, p. 105.
25. P. Hadot, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, Paris, Gallimard, 1995, p. 17, 18.
26. P. Veyne, préface à l'édition de Sénèque, *Entretiens. Lettres à Lucilius*, Paris, Laffont, 1993, p. XII.
27. R. C. Collins, *The Sociology of Philosophies*, Cambridge, Harvard University Press, 1997, en particulier le chapitre 13.
28. F. Desbordes, « La place de l'autre. Remarques sur quelques emplois de "controversia" dans la rhétorique latine », in A. Le Boulluec, ed., *La controverse religieuse et ses formes*, Paris, Cerf, 1995, p. 29-46.
29. *Ibid.*, p. 37, 40.
30. Z. Kaluza, « Les étapes d'une controverse. Les nominalistes et les réalistes parisiens de 1339 à 1482 », in A. Le Boulluec, ed., *La controverse religieuse et ses formes*, *op. cit.*, p. 314.
31. A. de Libera, *La querelle des universaux. De Platon à la fin du Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1996.
32. *Ibid.*, p. 12.
33. Notons que dans son précédent ouvrage, *Penser au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1991, A. de Libera avait développé une critique de l'approche socio-historique des intellectuels médiévaux proposée par Jacques Le Goff en lui substituant une histoire intellectuelle, centrée sur l'idée selon laquelle « les intellectuels universitaires ont pris conscience d'eux-mêmes comme type avant de se définir comme groupe, cela en s'efforçant de définir ce que devait être une existence de philosophes » (p. 11).
34. M. Foucault, « La vie, l'expérience et la science », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1, 1984.
35. E. Alliez, *De l'impossibilité de la phénoménologie*, Paris, Vrin, 1995.
36. J.-L. Fabiani, *Les Philosophes de la République*, *op. cit.* Ce travail se situe dans le prolongement de l'article séminal de P. Bourdieu et J.-C. Passeron, « Sociology and Philosophy in France since 1945. Death and Resurrection of a Philosophy without Subject », *Social Research*, XXXIX, 1967, p. 162-212.
37. *Bulletin de la Société française de Philosophie*, séance du 4 février 1913, « Le problème religieux et la dualité de la nature humaine », p. 63-113.
38. J.-L. Fabiani, « Métaphysique, morale, sociologie. Durkheim et le retour à la philosophie », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1993, p. 175-191.
39. J.-L. Solère, « Antoine Arnauld ou la controverse dans les règles », in A. Le Boulluec, ed., *La controverse religieuse et ses formes*, *op. cit.*, p. 319-372.

RÉSUMÉS

L'étude des controverses a renouvelé considérablement les approches en sociologie des sciences. Au titre des innovations, on peut évoquer l'effacement progressif des frontières entre les éléments sociaux et cognitifs dans les protocoles d'explication, le privilège accordé à l'observation ethnographique de situations localisées, la reconnaissance de l'efficacité sociale des dispositifs discursifs, l'importance de la négociation dans la validation des connaissances, la place accordée à la dimension tacite des échanges. Peut-on tirer les leçons de ce programme de recherche pour la philosophie ? La question du débat philosophique renvoie à une opération de réhistoricisation des concepts et des scènes philosophiques. Mais la description des scènes locales sur lesquelles les arguments s'échangent n'est sans doute pas aussi favorable à la sociologie de la philosophie. Si les possibilités de jeu semblent plus réduites, les positions ne sont pas pour autant figées dans une structure oppositionnelle uniformément contraignante. Il existe une multiplicité de scènes philosophiques, et c'est sans doute au cours des migrations d'une scène à une autre que se produisent les innovations. Quel est l'enjeu d'un débat philosophique ? Pas nécessairement de vaincre : l'espace du débat n'est pas uniformément arène ou *Kampfplatz*. Il est aussi espace du rituel, où s'éprouve une communauté ou un mode de sociabilité original, où se manifeste un corps philosophique.

The study of controversies has considerably renewed approaches in the sociology of sciences. By way of innovations can be evoked the progressive disappearance of frontiers between social and cognitive elements in the protocols of explanation, the privilege accorded to the ethnographic observation of a localised situation, the recognition of the social efficiency of the discursive system, the importance of negotiation in the authentication of knowledge or the place accorded to the implicit dimension of exchanges. Can one draw lessons from this programme of research for philosophy? The question of a philosophical debate refers to an operation of the rehistoricisation of concepts and philosophical scenes. But the description of local scenes on which arguments are exchanged is no doubt not so favourable to the sociology of philosophy. If the possibilities of play seem smaller, the positions are not for all that frozen in an uniformly constrained structure of oppositions. There exist a multiplicity of philosophical scenes, and it is no doubt during shifts from one scene to another that innovations take place. What is the stake of a philosophical debate? Not necessarily to conquer: the space of a debate is not uniformly an arena or *Kampfplatz*. It is also a space of ritual, where a community of mode of original sociability is tested or a philosophical body is manifested.

AUTEUR

JEAN-LOUIS FABIANI

Jean-Louis Fabiani (EHESS-Marseille) travaille sur la sociologie historique des sciences sociales et sur l'analyse de la production des mondes naturels. Il a récemment publié : *Lire en prison. Une étude sociologique*, Paris, BPI-Centre Georges Pompidou, 1995 ; « Les récréateurs de la nature. Enjeu et justification d'une pratique paradoxale », in *Natures, Sciences, Sociétés* (Paris), Hors-série, n° 3, 1995, pp. 84-91 ; « Principes de précaution et de protection de la nature », in O. Godard (sous la direction de), *Le principe de précaution dans la conduite des affaires humaines*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme-INRA, 1997, pp. 297-309.